

JEAN-YVES DUCOURNEAU, CM

L'AUTRE COMBAT

*Vers une reconstruction humaine
des militaires blessés,
des sans-abri, des prisonniers*

*Préface de Monseigneur Luc Ravel
Évêque aux Armées françaises*

EdB

Introduction

Le combat invisible

« La souffrance humaine constitue en soi comme un monde spécifique qui existe en même temps que l'homme, qui apparaît en lui et qui passe, et qui parfois au contraire ne passe pas mais s'établit et s'approfondit en lui... Les hommes qui souffrent se rendent semblables les uns aux autres à cause de l'analogie de leur situation, de l'épreuve de leur destinée, ou à cause du besoin de compréhension et d'attention, et peut-être surtout à cause du problème persistant du sens de la souffrance. »

JEAN-PAUL II,
Le sens chrétien de la souffrance humaine

Cela fait près de vingt ans qu'au fil des missions pastorales qui jalonnent ma vie de prêtre de la Mission de saint Vincent de Paul, je croise sur ma route, ou plutôt sur la leur, des enfants, des femmes et des hommes blessés par les soubresauts de leur vie. Ces blessures, aussi diverses que variées, parfois aussi invisibles que profondes, ont, d'une certaine manière, rejoint les miennes, enfouies dans une histoire jalonnée de faiblesses et ponctuée de méandres...

Frères de la rue, prostituées, détenus, tous ces blessés de la vie ont balisé de leurs souffrances physiques et psychiques le début de ma vie sacerdotale qui, d'emblée, fut ainsi projetée sur les trottoirs de l'indifférence d'un monde aveuglé par sa propre lumière égocentrique et virtuelle.

Frères d'armes aux vies cassées, défaites par les déplacements plus ou moins longs, blessés dans leur chair et dans leur cœur, familles douloureusement amputées du « papa » ou du « fils » mort sur un champ de bataille lointain, ont pu, à leur manière, renforcer en mon âme imparfaite mon désir de servir humainement et spirituellement ces serviteurs dévoués de l'État au sein d'une Église toujours plus accueillante, miséricordieuse, relevante et « soignante ».

Parler de leurs souffrances à tous serait inutile et resterait de l'ordre du morbide et du voyeurisme s'il n'y avait pas de projection positive entraînant une prise de conscience capable de saisir leurs mains pour faire un bout de chemin *ensemble*.

Certes, il faut savoir « *pleurer avec ceux qui pleurent*¹ », mais la lamentation ne sert à rien si elle n'est pas le fruit de la compassion, entendue dans son sens premier qui est la vertu par laquelle un individu est porté à percevoir et ressentir la souffrance d'un frère en agissant à son profit. En ce sens, la « vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de royal, d'invincible et d'infatigable² ». Elle est donc une force particulière³ qui doit devenir une qualité acquise. De plus, la lamentation est tristement stérile si elle n'est qu'une contagion émotionnelle et non pas le fruit de l'amour d'amitié gratuit que d'aucuns appellent « charité » et qui ne se confond jamais avec l'amour utilitaire ou l'amour de jouissance. Nous verrons, tout au long du livre comme un fil conducteur, l'apport du christianisme en ce sens. Isolée, la lamentation est irrémédiablement le fruit vénéneux de la désespérance qui habite le cœur de ceux qui ont toujours les bras baissés face au défi de la douleur.

Ainsi, « *pleurer avec ceux qui pleurent* » est certes nécessaire, mais uniquement si l'on veut *communier* vraiment à la souffrance, souvent explosive, de celui qui pleure bien plus fort que nous dans son corps et son cœur. Cette communion, nourrie du support fraternel, sera concrète et bénéfique si elle est conduite par une empathie féconde qui débouche sur une consolation du frère blessé et qui, pour ce faire, ne tombe pas dans le piège de la fusion émotionnelle. Il s'agit, pour notre frère en désolation, par la grâce que nous mettons à le servir en toute humilité fraternelle, de lui permettre d'apprendre à ne plus refuser le réel dans lequel il se trouve, de manière à ce

1. Cf. saint Paul aux Romains 12, 15.

2. SÉNÈQUE: *De la vie heureuse*, Libro, 2005, p. 20.

3. Le mot « vertu » vient du mot latin *virtus*, qui signifie: « qualité qui fait de vous un homme (*vir*) » et, par suite, entre autres, force et courage.

qu'il puisse affronter le présent *hic et nunc* en s'accueillant lui-même, tel qu'il est et non pas tel qu'il se rêve. Mais cela reste et demeure toujours en vue d'autre chose de bien plus grand que les simples, mais néanmoins indispensables consolations physiques et psychiques. C'est cette autre chose, mystérieuse et invisible, que je nomme ici « l'autre combat », que nous découvrirons au fil des pages et qui permettra *in fine* de « nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie⁴ ».

Le combat suppose un adversaire. Cela implique donc un bon choix des armes, un choix réfléchi et opportun, car chaque adversaire – celui qui est « en face » et contre lequel on lutte – est armé d'une manière particulière qu'il juge efficace et pertinente pour vaincre. On ne combat pas une troupe mécanisée, organisée et vrombissante comme on combat un terroriste isolé, invisible et détaché de toute structure. L'*autre combat* – véritable reconstruction humaine *totale* – suppose d'autres armes que des armes de fer et de feu car il est *d'abord* intérieur, même si le combat « physique » en fait partie, comme une espèce de préambule indispensable pour celui qui connaît une blessure somatique entraînant des lésions importantes. Mais comme il y a dans l'homme plus que l'homme et que c'est cela qui fait l'homme, il est nécessaire au « guerrier de l'âme » qu'est justement l'homme de prendre l'arc de la vérité et les flèches de la charité pour atteindre le cœur de l'adversaire destructeur, toujours à l'affût d'une chute. Ainsi armé, le frère qui connaît une certaine désolation interne sera revêtu pour combattre en lui les forces noires qui, à coups de bélier, veulent entrer par effraction dans le cœur blessé pour l'empêcher de voir la lumière, ce qui est fondamentalement la vocation de tout homme et de tout l'homme.

4. Cf. saint Paul aux Romains 12, 15.

C'est donc au nom de tous les « miens », au nom de tous mes frères d'infortune que je voudrais dire, prioritairement à eux, mais aussi à tous ceux qui n'ont pas d'espérance, que rien n'est jamais perdu, que le corps blessé, même bardé de prothèses, ne signifie pas une perte de la dignité⁵ et que le cœur blessé, même voilé d'alcool, de drogue ou d'anxiolytiques, ne renvoie pas, non plus, à une perte ni même une altération de la dignité. De fait, et nous le verrons au fil des pages qui suivent, la dignité ne se perd jamais car elle est le sang commun de tous les hommes, nonobstant leurs histoires de chutes, d'erreurs, de douleurs et de misères. Elle ne s'altère pas non plus. Le regard des autres, même le plus terrible et le plus moqueur, ne peut ôter cette noble qualité de l'homme, intrinsèquement liée à son état d'être humain, qu'est la dignité. Le vrai regard compatissant des autres ne peut être regard de vérité que si, dans la profondeur des yeux, on sent jaillir la voix du cœur qui crie à celui qui souffre : « Je t'aime comme tu es et même si tu crois que ta vie ne vaut rien, je t'affirme que rien ne vaut ta vie ! »

Ainsi, parce qu'une chute appelle un relèvement, parce qu'une blessure appelle des soins, parce qu'une douleur appelle une compassion, parce qu'une pauvreté appelle une charité,

5. Le concile Vatican II rappelle que « la liberté et la dignité de la personne secourue doivent être respectées avec la plus grande délicatesse » (*Apostolicam actuositatem* 8), sans oublier le fait qu'il « insiste sur le respect de l'homme : que chacun considère son prochain, sans aucune exception, comme un "autre lui-même", tienne compte avant tout de son existence et des moyens qui lui sont nécessaires pour vivre dignement. » (*Gaudium et spes*, 27) Le mot « dignité » vient du mot latin *dignitas* signifiant « la conscience de ce qui se doit, ce qui caractérise la noblesse » et qui nécessite l'*obsequium* c'est-à-dire le service que l'on doit à cette noblesse. Compris ainsi, il devient évident de dire à la suite de l'Ordre de Malte, de saint Philippe de Néri et de saint Vincent de Paul : « Les pauvres sont nos seigneurs et nos maîtres ».

parce qu'une désolation appelle une consolation, parce qu'un frère souffrant « exige » la solidarité fraternelle, toute vie brisée appelle une reconstruction possible et nécessaire, au-delà de toute désespérance mortifère.

Cependant, il n'y a pas de reconstruction possible – et c'est un des messages de ce livre – sans prise en compte de cette double dimension de l'être humain : sa dimension horizontale et sa dimension verticale. Ainsi, l'*autre combat*, ce combat invisible que je préconise, doit tendre, d'une part, à approfondir l'horizontalité de l'essence humaine en mettant en œuvre une solidarité fraternelle, qui relèvera l'être blessé et qui fortifiera le frère qui accompagne ; et, d'autre part, à développer sa verticalité par une recherche et une approche de la transcendance divine qui, seule, peut faire que le cœur blessé accède à la « joie parfaite » que nul ne pourra ravir ⁶, parce qu'elle est un don de Dieu.

C'est cet *autre combat* qui s'ouvre à chacun de ceux qui portent les stigmates de la souffrance humaine, quelle qu'elle soit. Et nous qui nous pensons *debout*, si nous sommes des êtres de l'Espérance, si nous laissons par elle *dilater notre cœur*, si nous laissons son élan nous « préserver de l'égoïsme et nous conduire au bonheur de la charité ⁷ », sortons victorieux de nos émotions stériles au profit de la volonté objective d'aimer et de participer nous-mêmes, corps et âme, à ce combat salutaire.

Cet *autre combat*, celui de la vie, nous pouvons et devons le mener, non pas seulement *pour* nos frères en désolation, mais *avec* eux parce que...

Amor omnia vincit (saint Augustin) ⁸.

6. Cf. évangile selon saint Matthieu 25, 21.

7. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique* § 1818.

8. « L'amour vainc tout », saint AUGUSTIN, *La cité de Dieu*.

Les bases de « l'autre combat »

« La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne. Il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. »

BOSSUET,
sermon pour le jour de Pâques

L'homme est un être fragile. Bien qu'il soit capable de réfléchir, de connaître et de discerner le bien, le beau et le vrai, capable aussi d'être créateur d'art, capable enfin de volonté, de prudence, d'amour et même de transcendance, il n'en reste pas moins soumis physiquement aux aléas du temps et modelé par de nombreux événements qu'il provoque ou qu'il subit. Il lui est donc nécessaire d'avoir des bases solides sur lesquelles il peut se « fonder » et auprès desquelles il peut se « ressourcer ». Ces bases, faites de « certitudes » éprouvées par le temps et les « anciens », lui donnent un équilibre nécessaire, un enracinement solide et un développement authentique, à l'image de l'olivier qui, même torturé par les assauts du vent et des éléments, reste profondément planté en traversant la légende colorée des siècles.

Ces bases, qui donnent une évidente et utile « stabilité » psychologique, peuvent être de plusieurs ordres. Jadis, sur nos terres judéo-chrétiennes dont il ne nous appartient pas de nier ou de renier l'histoire, une de ces bases était sans contexte l'enracinement géographique. Sur ces racines poussait fièrement un réconfortant ancrage familial irisé d'une rassurante plongée dans une foi chrétienne « traditionnelle ». Cette foi, que l'on qualifiait d'une manière désuète de « foi du charbonnier », permettait de « toucher » du petit doigt la transcendance divine ; beaucoup la qualifiaient de bienfaisance « naturelle » et fédératrice d'une civilisation, mais d'aucuns, enfermés dans

leurs serre-joints marxistes ou simplement matérialistes, la dénonçaient comme étant un endoctrinement néfaste, tel le journal anticlérical du début du xx^e siècle, abusivement nommé *La Lanterne*.

Aujourd'hui, ce n'est plus pareil car « beaucoup doivent quitter leur pays ou leur région natale pour se former et travailler. Les phénomènes de déracinement, qui conduisent parfois à la solitude, deviennent de plus en plus nombreux⁹ ». Les bases se fragilisent, les certitudes chancellent... Derrière le masque hypocrite du progrès social se lève le visage buriné de la misère. Quant à la foi de nos aïeux, il ne sert à rien de « la penser comme un présupposé évident de vivre en commun. En effet, ce présupposé non seulement n'est plus tel, mais souvent il est même nié¹⁰ ».

De nos jours, donc, l'éclatement géographique des familles, dû à la recherche toujours plus ardue et incertaine de ce travail – devenant parfois une nouvelle utopie – devant permettre de vivre décemment dans une société qui ne cesse de prêcher l'efficacité aux dépens du savoir-vivre, peut paraître comme une des sources de ce chancellement. Oui, et c'est tristement vrai, on connaît en ces temps difficiles la cruelle raréfaction de ce trésor qu'est devenu le travail. De plus, tout en se raréfiant, il en devient hyper-sélectif, rejetant les plus fragiles de nos frères d'une manière devenue féroce et banale.

À cette dispersion territoriale s'ajoute, comme une verrue, l'éclatement social des familles que l'on dit, comme si cela devenait naturel, « recomposées », monoparentales et

9. Jean CHERVILLE, *Être là où ça fait mal*, éd. CLD, 2003, p. 21.

10. BENOÎT XVI, lettre apostolique *Porta fidei*, 2012, n° 2. On estime à 2 millions (sur 66 millions d'habitants) le nombre de Français catholiques pratiquants en 2012.

même homosexuelles. Une des conséquences notoires de ces constatations, issues de ce que la société républicaine appelle « évolution », consiste en la prolifération de l'individualisme – avec une poussée du sens émotionnel aux dépens du sens objectif – et de ses retombées sur *l'ethos*, par définition collectif¹¹, activement tiré par la locomotive d'une déstructuration visible à l'œil nu.

Concernant l'individualisme, certains sociologues¹² n'hésitent pas à en travestir la définition classique. Ainsi entend-on dire que leur étrange concept de l'individualisme permettrait davantage, dans notre société moderne, de considérer tout être humain comme un égal et qu'il serait abusif de penser que l'individu se prend pour un « moi d'abord », vu qu'il rejetterait ainsi le collectif et sa solidarité. On peut être surpris de cette conceptualisation tant, justement, dans notre monde, on constate, sans grande difficulté, la perte du sens de l'autre. Pour appuyer cela, il suffit simplement de s'intéresser à la baisse du bénévolat ou au vieillissement des personnes qui œuvrent dans les associations caritatives. N'oublions pas, de plus, la mise en avant de la notion de « l'estime de soi » qui prend des proportions égocentriques, voire hédonistes, en mettant sur un piédestal les notions de « vérité subjective » et de « bien-être personnel ». Ne nous

11. *Ethos*: notion anthropologique et philosophique renvoyant au caractère commun – ou collectif – d'un groupe de personnes d'une même société. En ce qui nous concerne, il s'agit bien des fondements éprouvés de notre civilisation judéo-chrétienne. Aujourd'hui, cet *ethos* subit de plein fouet la crise morale qui tend à relativiser le bien commun et objectif au profit de la vérité subjective et donc de l'individualisme qui prône, en conséquence, un bien sans enracinement historique ou social.

12. Comme Alain EHRENBURG, auteur de *L'individu incertain*, éd. Pluriel, 1999.

voilons pas la face, l'individualisme – qui nous *recentre* sur nous-mêmes – est un mauvais conducteur d'amour pour notre société, car il s'oppose nettement à la *bienveillance*¹³ qui est la faculté de vouloir faire du bien, « gratuitement » et sans arrière-pensée, à l'autre.

À cet individualisme que, pour ma part, je trouve dommageable s'ajoutent quelques lourds wagons, tel celui de la mise en « concurrence » des religions au nom d'un égalitarisme laïcisant à outrance ; celui-ci nie sournoisement toute équité née de notre histoire pluriséculaire, la soumettant à une pensée syncrétique attisée là encore par l'émotion individuelle, par définition subjective. Cette mise en concurrence est d'abord la suite du combat laïque contre la négation pure et simple du courant religieux, principalement chrétien, perçu davantage par la société individualiste naissante comme « moralisateur » que comme « libérateur ».

Ajoutons la prise en compte du monde par la télévision ou Internet, par exemple, qui le font devenir un « village », et bien d'autres choses encore, qui font que les bases, autrefois si précieuses et bénéfiques, patiemment érigées, ont volé en éclats. Tout cela réuni a pu déstructurer les plus fragiles des hommes nés de notre société, devenue *hypermondialiste* par soumission servile à une finance internationale désormais *superpuissante*, source de forte et sauvage exclusion sociale. Il suffit, à ce propos, de noter le taux catastrophique du chômage qui atteint 25 % de la population active en Espagne et en Grèce, les pays européens les plus touchés à ce jour par cette crise désastreuse qui devient structurelle. Je n'ose imaginer le choc traumatique et l'état de désolation intérieure vécus par

13. Bénévolat et bienveillance ont la même racine latine : *bene volens* (« vouloir du bien »).

ces milliers de familles qui se retrouvent à la rue, sans aucune ressource financière, et qui sont laissées ainsi à l'abandon au nom d'une politique aveugle ne prenant que peu en compte le fondement même de ce pourquoi elle existe : l'homme.

Encore une fois, malgré un cri qui semble résonner dans un désert sauvage où hurlent les vils coyotes, l'Église, entre autres par la bouche de Benoît XVI, met en garde chacun d'entre nous – croyants ou non – devant ces nouvelles fragilités humaines qui semblent s'agrandir d'année en année :

« Quand l'incertitude sur les conditions de travail, en raison des processus de mobilité et de déréglementation, devient endémique, surgissent alors des formes d'instabilité psychologique, des difficultés à construire un parcours personnel cohérent dans l'existence, y compris à l'égard du mariage ¹⁴. »

Que l'on se rassure, il ne s'agit nullement de vivre dans le regret ni de tirer ici à boulets rouges sur le monde occidental d'aujourd'hui. La nostalgie ne mène à rien, sinon à la tristesse et à la désespérance. Ce monde, tel qu'il est, a été *voulu* et construit par l'homme, même s'il en subit certaines conséquences fâcheuses, notamment lorsqu'il est pauvre. Ce monde a, malgré ses lourdes tares contre lesquelles il nous reste à lutter, ses indéniables avantages, car « nul ne fera jamais revivre ce qui a été désenchanté ¹⁵ », mais chacun doit pouvoir, quel que soit sa place, bénéficier des progrès réalisés. Il ne sert à rien d'être fataliste face à ce que l'on appelle la mondialisation qui semble, désormais, gérer les relations humaines internationales. Comme le rappelait Benoît XVI, « les processus de mondialisation, convenablement conçus et gérés, offrent la

14. BENOÎT XVI, encyclique *Caritas in veritate*, n° 25.

15. Jean-Claude GUILLEBAUD, *La refondation du monde*, Seuil, 1999, réédition « Points », p. 13.

possibilité d'une grande redistribution de la richesse au niveau planétaire comme cela ne s'est jamais présenté auparavant ¹⁶ ». Il s'agit donc pour nous, et bien évidemment sans rejeter quiconque, de chercher, en cet espace terrestre qui est le nôtre et que nous devons partager en respectant les mondes animal, végétal et minéral, les moyens de vivre pleinement notre vie d'homme dans toutes ses composantes, en tenant compte de cette quasi disparition des bases de jadis qui faisaient le socle de nos sociétés familiales d'antan.

Dans ce monde en ébullition où tout va très vite, le défi majeur consiste, pour chacun de nous, à ne laisser aucun de nos frères pauvres, blessés ou simplement fragiles sur le bord du chemin, pour la seule raison qu'ils ne peuvent s'adapter à cette vie actuelle qui les déstructure, faisant voler en éclats les certitudes et les repères « historiques » que l'on croyait résistants aux assauts des modes. Il s'agit bien d'affirmer, surtout envers ceux dont les certitudes déraisonnables refroidissent le cœur, que ce n'est pas à l'homme de s'adapter au monde dans lequel il se meut, mais que l'acte premier et fondamentalement sensé est d'adapter le monde à lui.

La référence de cette construction universelle devrait être, non pas l'homme riche, mais l'homme pauvre, le « dernier », le laissé-pour-compte, celui que nos mains ne rejoignent plus, celui que nos pieds n'accompagnent plus et celui, enfin, que nos yeux ne voient plus ¹⁷. L'homme, surtout le plus faible, ne doit jamais être considéré comme une « chose » ou, pire, un « néant » dont la vie ne compte plus. Le monde n'est que le lieu de vie de l'homme, il est un « objet », il ne sera jamais le « sujet » car il n'est pas le « vivant ». Le seul et unique sujet reste

16. BENOÎT XVI, *op. cit.*, n° 42.

17. Cf. évangile selon saint Marc 9, 43 à 47.